

—Entre vous et les miens partage égal par moitié, et de plus, je vous abandonne ma part de chef !

—Vive La Chesnaye ! hurla-t-on.

—Plus de deux cents pistoles par homme ! continua le butin.

—Et des toilettes pour toi, Jacqueline la Tongue ! cria Mathias le Camus. A sac l'hôtel de l'ambassadeur !

—Et un pourpoint pour moi ! hurla Sulpice les Jambes-Torses, lequel s'était réveillé à point pour entendre le discours entraînant de La Chesnaye. A sac la cour et la ville !

—Et du vin pour tous ! grommela une voix sourde, à sac ! à sac !...

C'était Pierre l'Assommeur qui, revenu de l'évanouissement où l'avait plongé le péché en lui faisant respirer sans doute quelque composition énergique, écoutait, bouche bée, ne comprenant au discours du bandit que la possibilité d'un pillage.

—Et des bijoux, mes amours ! cria l'un des deux jeunes gens assis près des deux filles.

—Et des coups ! murmura Tallebot le Bossu.

—Et des pistoles ! firent les deux joueurs réconciliés par la perspective du butin.

—A sac l'hôtel ! répéta Mathias.

—A sac ! à sac ! cria la foule.

—En avant ! hurlèrent les plus éloignés.

—Vivent les enfants de l'argot, cria La Chesnaye.

La foule dévolta en clameurs épouvantables, frémissante et décidée qu'elle était à se ruer sur la proie qu'on lui présentait.

La Chesnaye, ou plutôt le faux comte de Bernac, ou mieux encore Reynolds, car c'était lui, avait atteint son but.

C'était là le projet dont il avait fait part à ses frères dans le petit salon bleu avoisinant la salle de danse, avant de quitter l'hôtel de l'ambassadeur.

Le plan était simple, hardi, d'une réussite aisée et immédiate.

A l'aide du tumulte occasionné par une attaque, au milieu des scènes de violence, de meurtre, de pillage qui auraient lieu, frapper l'Égyptien aux paroles menaçantes, tuer Giraud, l'archer rouennais, enlever Diane, la charmante fille du prévôt de Paris, devenant crimes faciles à accomplir.

Auquel Reynolds n'avait-il pas hésité.

Tout d'abord il voulait, revêtu du costume traditionnel de La Chesnaye, agir avec sa bande, gardant ainsi pour lui et les siens tout le bénéfice de l'expédition, que le sac de l'hôtel et les bijoux des invités devaient rendre productive.

En quittant la demeure de l'ambassadeur, il s'était rapidement rendu dans cette maison de la rue du Paon, où Humbert avait conduit maître Eudes et Aldah, maison où nous avons vu pénétrer déjà Reynolds, alors que nous ne le connaissions que sous le nom de comte de Bernac et qu'il se dirigeait vers le tripot de Jonas, dans la foire Saint-Germain.

Mais, d'après les ordres donnés par lui-même et transmis par Humbert, la plus grande partie de la bande des trois frères s'était déjà dirigée vers la route de Normandie.

Trente hommes seulement, les plus déterminés et les plus fidèles, il est vrai, demeuraient près du vieillard et de la jeune fille.

Ce petit nombre rendait le projet arrêté inexécutable, mais Reynolds possédait un esprit fertile en expédients.

A défaut des siens il songea aussitôt à se mettre à la tête des argotiers de la cour des Miracles.

Pas un instant n'était à perdre, car l'heure avançait rapidement : il quitta la maison de la rue du Paon, après avoir revêtu le costume que nous avons décrit, et s'élança vers la cour des Miracles.

Ce nouveau mode d'agir lui convenait même beaucoup mieux que le premier adopté par lui.

En effet, tout l'odieux du crime allait retomber en entier sur les argotiers, et Humbert, continuant à demeurer dans le bal, devait mettre le faux comte de Bernac à l'abri de tous soupçons.

Connaissant de longue main l'art de remuer ces masses dégradées, se rebut de la société dont il faisait de temps à autre ses auxiliaires, il avait voulu d'abord inspirer l'étonnement, le saisissement et la crainte.

L'affaire des espions le servait à merveille pour atteindre ce triple résultat, et nous avons vu avec quel art il sut mettre en œuvre cette magnifique entrée en scène.

Voyant les argotiers dominés entièrement par lui, il leur communiqua alors ses projets, mais seulement, dans son discours aux sujets du grand coiffeur, il avait soigneusement caché la nécessité qui le contraignait à avoir recours à eux.

Il voulait conduire les argotiers jusqu'à l'hôtel, les pousser à l'attaque, puis cette attaque engagée, les laisser piller et voler à leur aise, rentrer, lui, par les jardins et retrouver dans le salon bleu Humbert, Mercurius, Diane, Catherine et Caméleon.

Caméleon devait enlever la fille du prévôt et la conduire aux hommes que Reynolds aposterait à la porte du jardin.

Pendant ce temps, Mercurius enlèverait les trésors de l'ambassadeur, et Reynolds et Humbert frapperaient l'un l'Égyptien, l'autre l'archer Giraud.

Puis tous fuiraient au milieu du désordre, laissant les argotiers aux prises avec les gentilshommes, qui ne manqueraient certes pas de se défendre.

—Vivent les enfants de l'argot ! s'était écrié Reynolds en terminant son discours.

—Vive La Chesnaye ! répondit la foule.

La cour des Miracles était dans une agitation extrême, dans une effervescence impossible à rendre.

Durant quelques instants ce fut un vacarme et un pélemêle à croire que le silence et l'ordre ne parviendraient jamais à se rétablir.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, chefs et soldats, infirmes et valides, malades et bien portants allaient, venaient, couraient, s'entreusaient, se choquaient, s'enchevêtraient, criaient, hurlaient, gesticulaient avec une animation et un entrain capables de donner le vertige au cerveau d'un observateur, si toutefois un observateur se fût aventuré dans ce royaume des voleurs et des vagabonds.

Ce n'était point chose rare alors dans la bonne ville de Paris qu'une expédition semblable à celle qu'allaient tenter les argotiers sous la conduite de La Chesnaye, et sous les ordres de leur chef.

Ainsi que nous l'avons dit autre part, la police, telle que nous l'entendons aujourd'hui, n'existait point à cette époque, et ne devait naître même qu'un demi-siècle plus tard, vers la moitié du règne de Louis XIV, par les soins de M. de La Reynie.

La prévôté de Paris possédait bien une certaine puissance ; mais les vieilles coutumes féodales, que n'avait pas encore détruites Richelieu, ce continuateur de Louis XI, et ce prédécesseur de la révolution de 1789, rendaient cette puissance bien